

2024
2025

W

Z

U

W

U

D

A

W

R

D

B



COMÉDIE
FRANÇAISE

RICHÉLIEU
V^e-COLOMBIER
STUDIO

Texte collectif composé par le Jeune Bureau

dans le cadre des ateliers d'écriture menés par
Séverine Daucourt de septembre 2024 à juin 2025

Montage mis en voix par Christian Gonon et
Ariane Dumont-Lewi avec le Jeune Bureau
les 21 et 22 juin 2025 en salle Escande

Le théâtre est une chimie incertaine dont les précipités ne cessent d'échapper à toute préparation. Il y a dans cette équation autant de rage fertile que d'acceptation joyeuse. Une carrière dans ce métier est un travail de Sisyphe tenaillé entre un fantasme permanent de maîtrise et l'acceptation d'une navigation à l'aveugle. Tout sert et les hiérarchies sans cesse se bouleversent. D'où l'étonnement de celles et ceux ayant fait de longues carrières et qui fêtent leur jubilé sans savoir quelles raisons justifient cette longévité. Le Jeune Bureau, comme son nom l'indique, est composé de membres à l'aube de carrières encore peu déterminées mais dont la diversité des profils et des pratiques me fait penser à cette chimie nécessaire. En cela, cette formation mêlant écritures et lectures, ateliers et analyses, suivant au fil de l'eau la somme empirique d'une saison à la Comédie-Française, est assez fidèle à ce que demande ce métier. Sous les férules mélangées et généreuses de Laurent Muhleisen, Séverine Daucourt, Ariane Dumont-Lewi, Christian Gonon, et de l'ensemble du service éducatif de la Comédie-Française, ces jeunes gens ont préparé un précipité trempé au bain de leur réalité et de nos pratiques. Des laborantines et des laborantins dont je salue l'engagement tout au long de ces derniers mois.

Éric Ruf, administrateur général de la Comédie-Française

Au début, il n'y a pas de programme, pas même une ligne. Arriver, s'asseoir, attendre que ça commence, que quelque chose s'annonce. Parfois rien ne vient. Parfois tout. C'est instable dans l'atelier, c'est vivant. On n'apprend pas à bien écrire, on apprend plutôt à désapprendre, en se dégageant de la quête de validation pour pouvoir sortir librement du cadre, notamment académique. On découvre des textes venus d'ailleurs et on en écrit d'autres qui ne rentrent nulle part. On arpente : écritures poétiques contemporaines, films, images, sons, gestes. Faire feu de tout. Se laisser toucher (ou non). Dire. S'autoriser. On n'a pas à plaire. On n'a pas à savoir. Seulement fabriquer, et partager. C'est dans ces allers-retours que tout prend forme. Il n'y a pas de méthode, juste des tentatives : énoncés qui dérapent, débuts d'histoires qui ne savent pas encore si elles veulent finir, bouts de poèmes à rafistoler... Quels qu'ils soient, les résultats sont mis à l'épreuve du commun. On se lit à voix haute. On s'attarde sur les mots et leurs harmoniques. On accepte de ne pas être clair, autant que de ne pas tout comprendre. Ce qui n'empêche, on avance. Peut-être parvient-on même à mieux se situer dans ce lieu sans hiérarchie, sans compétition, cet espace-temps sans rentabilité, où quelque chose nous relie – mais quoi ? Sans doute un luxe oublié : être ensemble sans but précis. Être là, simplement, au bord de soi.

*

Et puis un jour, on a parlé des gens ; pas des personnages, pas de l'identité, juste des gens, les vrais, les flous. Les gens qu'on regarde, qu'on cherche, qu'on invente ou qu'on fuit, les gens qu'on est, qu'on a été. On a raconté les voisins, les passants, les familles et les fantômes. D'obsession discrète, cette tentative-là est devenue un fil rouge. On a fait entrer la foule dans nos textes, on l'a laissée s'y précipiter, nous révéler sa vérité : écrire sur les gens, c'est désigner l'ailleurs à travers soi.

Le montage final, qui ne reflète qu'une petite part de ce que chacun ou chacune a pu donner, montrer, essayer au fil de l'année, vient de là. Pas d'un thème ni d'un concept, mais d'une secousse, liée à un riche corpus implicite : que fait-on des autres, dans l'écriture, dans la vie ? Effacer ? Caricaturer ? Composer ? Oublier ? Idéaliser ? Écrit-on sur ou avec ou aux autres ? Le Jeune Bureau a attrapé au vol ces questions. En prêtant attention à ce qui entoure ou échappe, les participantes et participants ont rendu lisibles des présences, ont déposé de nombreuses vies dans des phrases, en redonnant à l'anonymat une profondeur que l'icône obligée du selfie généralisé a trop tendance à balayer. Leurs approches multiples – autant de flèches lancées, parfois sans cible, jamais sans désir – ne représentent pas les gens, mais leur fait place, généreusement. Bienvenue dans la galerie ! Elle est à lire comme on écoute une rumeur, ou comme on regarde, longuement, par la fenêtre.

Merci à celles qui coordonnent cette aventure avec efficacité, patience, générosité, délicatesse, Marine Jubin, Adèle Castelain et Marianne Jacob du service éducatif.

Merci à Laurent Muhleisen, qui présente au groupe des textes dont il a les clés et dont il nous fait d'inoubliables visites guidées. Merci à Christian Gonon et Ariane Dumont-Lewi qui ont accompagné la mise en voix et en musique de ce montage. Merci à Éric Ruf et Anne Marret pour leur confiance et leur soutien.

Merci aux mécènes qui rendent possible cette aventure.

Et merci enfin à l'équipée du Jeune Bureau 2024-2025 qui a su fabriquer son île au beau milieu du bruit.

Séverine Daucourt, poétesse

« Qu'ai-je voulu que te donner la joie ! ne rien garder ! être entièrement cette suavité ! cesser d'être moi-même pour que tu aies tout !

Là où il y a le plus de joie, comment croire que je suis absente ? là où il y a le plus de joie, c'est là où il y a le plus Prouhèze !

Prends, Rodrigue, prends, mon cœur, prends, mon amour, prends ce Dieu qui me remplit :

La force par laquelle je t'aime n'est pas différente de celle par laquelle tu existes. »

Entendre ces mots dits par Doña Prouhèze à Don Rodrigue dans la Troisième Journée du *Soulier de satin* de Claudel, les entendre dans la bouche de Marina Hands, sur le plateau de la Salle Richelieu, et les lire, les lire pour soi, et mesurer comment, combien ils résonnent encore, plus profondément peut-être, en tout cas singulièrement, comme un écho, une révélation, ou une confirmation. Et puis les relire ensemble autour d'une table un samedi après-midi, les laisser résonner cette fois-ci dans l'espace de la Coupole, sans la scène, sans les costumes, sans les lumières, sans le jeu incarné, et ressentir encore autre chose – ou parfois, par malheur, rien. C'est peut-être cela que permettent les ateliers de lecture dramaturgique du Jeune Bureau, liés aux textes des spectacles présentés tout au long de la saison sur les plateaux de la Comédie-Française.

Ce fut le cas cette saison pour *Le Suicidé* de Nicolai Erdman, *Hécube, pas Hécube* de Tiago Rodrigues, *L'Intruse* et *Les Aveugles* de Maurice Maeterlinck et *Le Moche* de Marius von Mayenburg. Des styles, des aires culturelles, des époques parfois aux antipodes les unes des autres, mais qui ont en commun d'être l'écho du monde en allant à l'essentiel, de laisser des traces qui aident à penser, à vivre peut-être, ou à résister, à une époque où la manipulation, la mauvaise foi, le mensonge, le conformisme, l'incertitude et la destruction font tache d'huile.

Comment s'y retrouver ? En « sachant lire », en découvrant ce qui est caché derrière les choses, en entendant ce qui n'est pas dit – car il y a parfois de l'indécence à trop dire les choses. En faisant confiance au texte, on apprend à se faire confiance.

La trace, il en a été question aussi lors d'un atelier consacré à Felwine Sarr et à son *Discours aux Nations africaines*. Suivre les traces, et se retrouver... Ou alors, les suivre pour trouver la force de s'enraciner dans le monde où l'on est né et qui nous appartient, de le braver de l'intérieur, comme dans *Kingsland* de Sophie Merceron.

La manipulation, et face à elle l'indispensable nécessité de traquer la vérité et d'agir en conséquence, il en a été question aussi, avec *Vania est vivant*, l'extraordinaire pièce contre la guerre de l'autrice russe Natalia Lizorkina. Aller jusqu'au bout.

Déesses, je me maquille pour ne pas pleurer, de la dramaturge Héroïse Desrivières, a permis aux membres du Jeune Bureau de suivre le parcours d'Astrid, qui après la naissance de son enfant qu'un accident a privé de son père, retrouve le chemin du désir et de l'estime de soi, loin des stéréotypes féminins qu'impose la société. Apprendre à être soi...

« Parfois tu sens que tu décolles de toi-même, et ça fait mal comme un pansement arraché », écrit Séverine Daucourt dans *Poudreuse*, son texte récemment édité, matière du dernier rendez-vous « dramaturgique » de cette saison 2024-2025 avec ce Jeune Bureau que j'ai tant de joie (de joie pure, comme celle de Prouhèze !) à fréquenter, à animer. Décoller de soi-même, arracher le pansement, explorer la face cachée. Aimer les mots.

Laurent Muhleisen, conseiller littéraire

Au cours de six séances d'exploration dramaturgique, le Jeune Bureau s'est penché, cette saison, sur les textes suivants par ordre chronologique de lecture :

Le Suicidé de Nicolai Erdman traduit du russe par André Markowicz

Vania est vivant de Natalia Lizorkina traduit du russe par Elena Gordienko et Antoine Nicolle

Hécube, pas Hécube de Tiago Rodrigues traduit du portugais par Thomas Resendes

Kingsland de Sophie Merceron

Le Soulier de satin de Paul Claudel

L'Intruse et *Les Aveugles* de Maurice Maeterlinck

Le Moche de Marius von Mayenburg traduit de l'allemand par Laurent Muhleisen

Traces. Discours aux Nations africaines de Felwine Sarr

Déesses, je me maquille pour ne pas pleurer d'Héroïse Desrivières

Poudreuse de Séverine Daucourt

En juin 2025, le Jeune Bureau a 7 ans, l'âge de raison assurément, et des possibles aussi.

Depuis 2018 où il est né, ce collectif a réuni au sein de la Comédie-Française un peu plus de 130 jeunes désireux d'explorer la littérature dramatique, classique et contemporaine, française et étrangère par le truchement de l'écriture, de la lecture et du corps. Tous et toutes ont pu expérimenter la langue théâtrale dans ce qu'elle a de plus étrange et familier à la fois, une écriture qui naît d'un conflit et qui se constitue en dialogue. Sur la scène du monde, on s'oppose, on se parle, on s'écoute.

La Comédie-Française, temple du Répertoire par excellence, est devenu il y a 7 ans le lieu de cet apprentissage collégial de la langue, ouvert à des jeunes aux milieux et aux parcours variés. Le Jeune Bureau est une sorte de laboratoire niché sous la Coupole de la Salle Richelieu ou bien dans les salles de répétitions sous les Colonnes de Buren, où neuf filles et neuf garçons âgés de 18 à 25 ans expérimentent la langue par le geste, la voix et le corps. Des artistes accompagnent ces jeunes avec une exigence et une bienveillance sans cesse renouvelées, faisant de cette année passée à la Comédie-Française un véritable jalon marquant le début de quelque chose, d'une histoire collective à laquelle se mêlent les mots.

Que l'âge de raison de ce Jeune Bureau soit aussi un âge qui rende possible la poursuite de cette histoire que des jeunes générations ont écrite dans les murs de cette Maison pour laisser une trace de leur présence.

Marine Jubin et Adèle Castelain, service éducatif

1

Le Vendeur de miroirs : Vous écrivez sur quoi ? La poésie, n'est-ce pas un peu trop tragique ? Vous pensez que j'ai du talent ?

Maël : Je n'ai pas de monnaie, désolé.

Le Vendeur de miroirs : Vous étiez bonne à l'école ? Écrire, est-ce parler ? Vous arrive-t-il de vous taire ?

Maël : Je vous ai dit que je n'avais pas de monnaie.

Le Vendeur de miroirs : Croyez-vous en l'existence d'une forme de vie extraterrestre ?

Maël : Oui, c'est-à-dire que, enfin, disons qu'à peu près tous les gens que je croise me semblent venir d'ailleurs, ils ont ce quelque chose dans le regard, ils ont l'air dans la lune, un peu couillon quoi, sans vouloir offenser...

Eleni : Non. Mais je crois au karma par exemple... Ça compte aussi ?

Leïla : Oui, non, peut-être bien, c'est super large une forme de vie quand même.

Capucine : Houla, je sais pas. Vous croyez au Père Noël, vous ?

Wally : Ben oui ! Regarde l'état de notre planète, j'ai du mal à penser qu'on est les seuls à détruire notre maison.

Simon : J'ai déjà vu des êtres sans vie, alors pourquoi pas des vies sans être ?

Emeline : Pourquoi l'humain est-il si égocentrique ?

Armand : J'attends que des gens qui y croient dur comme fer nous disent avec certitude que ça existe. J'y croirai après.

Teva : Je ne me pose pas la question. Peut-être que ça y répond en un sens. Je pense que c'est une question trop éloignée du malheur humain pour me tenir en haleine.

Evan : La création divine est infinie et les voies du Seigneur impénétrables, ma sœur. Regardez le pauvre qui gémit à vos pieds plutôt que le sage qui pointe la lune. Là est le Seul qui vaille la peine qu'on Le cherche.

Mathilde : Ici, voyez-vous, on ne pense pas à ce genre de choses. Et franchement, pour être honnête, c'est pas eux qui vont biner le jardin.

2

Capucine : Samedi 21 juin. Des gens...

Maëlle : Des gens ferment leurs fenêtres quelque part dans le monde.

Capucine : Des gens dans une foule.

Maëlle : Des gens ouvrent leurs fenêtres sur Paris.

Capucine : Des gens dans une foule de gens se bousculent à Palais-Royal.

Valentine : Agglutinés les uns aux autres, un plus un plus un plus un plus. Des gens en demandent toujours plus. Et ils sont toujours trop.

Teva : Des gens se frottent, se lavent. Des gens salis, se lèvent. Des gens salivent, s'élèvent, s'énervent. Des gens se perdent.

Armand : Des gens perdus.

Valentine : Ça rétrécit ça fait mal le cœur va finir par disparaître le cœur tombe par terre boum il a perdu la notion du rythme binaire merde c'est binaire je t'ai déjà dit arrête de t'emballer !

Leïla : Voilà ce que je suis : une bombe de colère prête à exploser à tout moment. Alors un seul conseil : ne venez pas me chercher.

Maëlle : Bon, tu as besoin de quoi ? Des lardons et de la crème. Pasta carbonara. C'est bien, c'est réconfortant.

Leïla : Ne pas me donner l'occasion d'ouvrir les vannes. Parce qu'en fait...

Maëlle : Des carottes. Si tu veux continuer à monter les six étages sans souffler comme un bœuf, il faut manger des carottes.

Leïla : ... Un flot continu se déverse, en apnée, parce qu'en fait, j'ai des choses à dire, à penser, à crier...

Maëlle : Mais tu n'aimes pas les carottes.

Nella : *De pequeña mi papá me decía que si comía demasiadas remolachas el pelo se me volvería rosado y la gente se burlaría de mí.*

Maëlle : Coupons la poire en deux, on va prendre des artichauts. C'est bon et c'est des légumes. Enfin, je crois.

Leïla : ... Non ! Pas oui, pas ok, pas comme tu veux, pas ça m'est égal, ça ne m'est pas égal en fait, mon avis compte et mon avis, c'est que je...

Maëlle : Allez, on y va. Prenons des patates, de la raclette. Il faut traverser la rue, braver le froid. Du poulet, des chips.

Leïla : ... Voilà. Ce que je disais. Je n'ai pas fait attention. Stop...

Maëlle : Pas oublier ma liste.

Leïla : ... Je me tais.

Maëlle : Et prendre du chocolat.

Valentine : Faut empêcher le cœur d'exploser.

Camille : Des gens tapent sur les murs, des gens tapent d'autres gens. D'autres les regardent faire.

Capucine : Des gens cherchent des excuses. D'autres cherchent des raisons.

Irène : Des gens-*rage*(nt) d'impuissance.

Armand : Des gens pensent que c'est à cause d'Hidalgo.

Irène : Des gens-*clanche*(nt) le détonateur. Des gens-*merde*(nt) le RN.

Capucine : Des Jean-Pierre, des j'en ai marre, des jambons.

Armand : Des gens en cherchent d'autres.

Capucine : Des gens cherchent des gens qui s'appellent Jean. Des gens prononcent Jean « Rouane ».

Gaël : Des gens choisissent. Moi, je leur laisse le choix.

Irène : Des gens-*merde*(nt) l'amour.

Amy nata : Certains s'aiment sans se le dire, tentent de deviner une réciprocité dans des regards volés.

Valentine : Des gens se jettent, allez hop poubelle. Au bout de combien de temps arrête-t-on de s'aimer ?

Irène : Des gens jamais, des gens toujours.

Amy nata : Certains finiront par écrire sur le mur tagué de la ville un poème pour que quelqu'un, quelque part, le lise et le comprenne.

Evan : Aimer quelqu'un, c'est tracer une ligne, une frontière, une balafre. Moi, j'aime l'amour qui ne défigure pas.

Gaël : Certains je les idéalise, certains je les méprise, certains je les sélectionne, les affectionne. D'autres je les abandonne. Plus personne...

Maëlle : Des gens seuls ici sur ce banc.

Gaël : ... Ah si ! Sur ce banc là-bas. Des gens assis.

3

Camille : Voici CLOTHILDE. Communément appelée Cloclo. Dehors : carcasse immense, juchée sur de fragiles talons aiguilles qui supportent tant bien que mal cet édifice d'un mètre quatre-vingt-cinq. Musculature impressionnante, bras généreux surmontés de mains rocailleuses dont la douceur surprend ses amants et déstabilise les touches de piano. Épaisse aura de mystère qu'elle prend soin de cultiver. T'as qu'une envie, sauter à pieds joints dans sa vie. Dedans : une sensation de flottement, un sentiment de hors sol qui la place au-dessus des basses considérations matérielles. Elle zigzague habilement entre la vie des uns et des autres, disparaît souvent avant de réapparaître.

Clothilde : Peut-être qu'un jour, moi aussi je reviendrai là la larme à l'œil et les jambes flageolantes, quand je serai toute ridée, ratatinée, quand on me forcera à mettre d'affreuses ballerines compensées pour vieilles. Quand les copains seront tous partis, les afters finis. Quand je serai sur le bas-côté, avec celles et ceux qu'auront pas vu leur vie passer, bien vivante mais triste à en crever. Je crois que j'ai un peu peur.

Capucine : Voici FLEUR. Dehors : deux petits yeux clairs à demi-fermés, desquels s'échappe un beau bleu comme un ciel d'été caché derrière des volets car c'est éblouissant, le ciel, le bleu, donc on ferme, à moitié. Dedans : une balançoire, un enfant assis dessus, statique. Ça fait longtemps qu'il ne s'est pas balancé, pourtant il le voudrait, se rapprocher, même s'envoler, mais il n'y arrive pas, à s'ouvrir, à demi, à moitié, à s'ouvrir tout entier. Alors il attend,

immobile, statufié, et lui aussi, il reste fermé, complètement enfermé, bloqué.

Maël : Voici ARZACH. Dehors : il a six doigts. Ça, c'est dit, c'est singulier, mais ça séduit, il a six doigts et ça, c'est lui. Dedans : il pleut.

Eleni : Voici HÉLÈNE. Dehors : une petite bouche dont les sourires s'échappent. Dedans : un grand et vieux piano, désaccordé. Le clavier est fermé.

Hélène : Such a shame, she was so young...

Maël : Des gens sont sans île, solitaires, des engeances belles et plurielles sur la Terre. Bientôt plus rien sur la Terre. Les gens sont présents et ils s'agitent, des voix, des corps, mais il n'y en a que l'ombre et l'écho, les êtres et les choses étant réduits à cela, des traces.

Wally : Il y a un énorme tas de gens morts qu'on doit absolument respecter car ils étaient là avant nous et qu'ils se sont battus pour nous.

Maël : Les gens sans ailes montent au ciel.

Amynata : Pas assez pour qu'on les oublie.

Eleni : Ils ne craignent ni dieu ni déesse.

Evan : Depuis qu'il n'y a plus d'opium pour le peuple, la redescente est infernale. Ça fait mal à la tête, j'ai faim, j'ai soif. Il fait tout noir dans la maison. On ne sait plus qui donne les coups, ni qui les rend. Aïe ! Papa ? Maman ?

Wally : Les gens riches sont au grenier, les gens normaux à la cave et les semi-riches au salon.

Maël : Il y a aussi des banquiers, des rentiers et des gens rangés, mais pas ici, il n'y a que des gens entiers qui ont tout, mais sans le sou.

Nella : Cupides, stupides, certains arrivent comme des tambours et ils s'installent.

Wally : À la cave, ils vivent de peu. Y a aussi ceux qui n'ont plus rien, à cause des guerres et des famines. Depuis la cave, y en a deux trois qui montent au salon et qui crient : « C'est grâce à ma mentalité et mon travail que je suis monté ! » J'ai surtout vu quelqu'un t'ouvrir la porte.

Eleni : Des gens enterrent leurs mensonges dans le sous-sol comme d'autres plantent des fleurs dans leurs jardins.

Wally : Y en a d'autres qui se cachent dans les coins, s'entourent de lignes et s'exclament : « C'est mon coin ! C'est à moi ! Et j'aime pas trop les étrangers ! »

Maël : Il y a des gens au-dessus et des gens en dessous, des gens sans dessus et des gens sans dessous. Des gens déjantés qui aiment la vie, dérangés qui aiment le vide, des gens étrangers qui cherchent leurs villes.

Armand : Certains doutent.

Mathilde : Ils écoutent Anne Sylvestre.

Wally : Y a aussi des gens qui décident de changer.

Armand : Ils écoutent Philip Glass.

Wally : Bon, ça dérange les gens dans les coins car c'est pas comme avant.

Armand : Des gens pensent, à raison, avoir marché dans la merde, d'autres pensent qu'ils sont tombés dedans, d'autres se persuadent qu'ils l'ont évitée.

Wally : *Boubwō Lagōh ! E né souheu me !*

Mathilde : Ils affirment qu'ils écoutent de tout.

Armand : Pour eux, l'habit fait le moine.

Mathilde : Ils font exprès de ne pas rigoler. Ils ne disent pas bonjour à la caissière.

Teva : Ces gens ont peur, s'aigrissent.

Armand : Ils disent : « Il pleut comme vache qui pisse. »

Teva : Dans l'urne, trahissent leurs idéaux de jeunes gens.

Mathilde : Ils font la vaisselle juste après avoir mangé. Ils passent l'aspirateur avant la fin de la soirée.

Leïla : Ces gens marchent beaucoup trop lentement en prenant toute la place sur le trottoir trop petit qui empêche les gens qui marchent plus vite de doubler les gens qui marchent trop lentement en prenant toute la place sur le trottoir.

Wally : Ils font chier tout le monde.

Mathilde : Il y a des gens, par-ci par-là, que je n'aime pas, c'est tout et c'est comme ça.

4

Le Vendeur de miroirs : Qui auriez-vous préféré ne jamais rencontrer ?

Capucine : Ma voisine, ras la casquette de lui ramener son chat tous les matins parce que « non mais il est sensible, je peux pas le gronder ni l'enfermer, c'est un chat libre vous savez ».

Wally : Bernard. Mon pire ennemi. Avec sa tête de con.

Teva : La femme qui m'aime et à qui j'ai fait croire que je l'aimais.

Armand : Je ne rencontre pas grand-monde en fait. Là, je dirais la dame des impôts.

Evan : Aujourd'hui vous, ma sœur. Et je ne manquerai pas de parler de votre curiosité malade à votre confesseur.

Emeline : Mon mari. Ce n'est pas moi qui l'ai choisi mais mes parents. Il est méchant, immature, pas drôle mais il a de l'argent.

Leïla : Mon cousin. Dieu merci, les réunions de famille sont rares.

Mathilde : Michel Granado. C'était un filou, un brigand, un escroc qui vendait son maïs plus cher que tout le monde. En plus, il était contre la chasse.

Le Vendeur de miroirs : Aimez-vous quelqu'un ?

Capucine : Comment peut-on aimer quand personne ne ressent de l'amour pour vous ?

Amyrata : Je pense l'aimer assez pour enlever « je pense » et retrouver son nom entre mille pages.

Simon : Moi j'aime à l'odeur, et l'illusoire, ça sent rien.

Eleni : La copine anglaise de Victor. On s'est croisés, elle attendait dans la queue pour les œufs au marché. Avec Victor. Je ne savais pas qu'ils étaient en couple. Mais ça ne sert à rien d'y penser.

Wally : Je vous demande combien de fois vous vous touchez la nouille ?

Maël : Ma femme.

Emeline : Non, enfin si : moi. Je m'aime moi. Car si je ne m'aime pas, qui va m'aimer ? Personne.

Camille : Mon grand-père. Il ne jetait rien, gardait la peau des pelures de banane.

Mathilde : Certainement pas Michel Granado.

Teva : ...

Gaël : Des gens ont les rideaux fermés, l'intimité bien conservée.

Amynata : La joie nichée dans l'élan de leurs pas et dans l'effacement de soi.

Nella : Ils ne dansent pas.

Mathilde : Et ils ignorent la beauté de certains silences.

Amynata : Tu sais, comme avant l'entrée sur scène, à la fin d'un entracte.

Irène : Les gens-ticipent. Les gens-térieur.

Gaël : Gens de mon temps, loin, devant, gens que je ne vois plus dorénavant.

Irène : Gens étaient : je les encadre, je les peins, les mesure. Gens sont : je les regarde manger, être mangés, griffer, câliner. Gens seront : je les entasse, les enclave. Après, avant, maintenant.

Mathilde : Il y a des gens que j'aime. Ceux qui éclatent de rire en se cachant la bouche. Ceux qui font une petite danse quand leur plat arrive au restaurant.

Amynata : Ceux qui attendent la pluie pour chanter sous elle et lui montrer qu'ils ne sont pas en sucre.

Eleni : *Ich bin ja nicht aus Zucker.*

Mathilde : Ceux qui font encore leurs lacets comme des enfants en faisant soigneusement passer le lapin dans le terrier. Ceux qui mentent mal et qui l'ignorent, qui pleurent sans rien pouvoir retenir quand ils sont heureux, qui ne comprennent pas les blagues mais qui resservent des verres.

Amynata : Ceux qu'on croise sans vraiment les voir et qu'on n'oubliera jamais.

Simon : Des gens sont les figurants de leur propre histoire et d'autres pensent être le personnage principal de l'histoire des gens.

Emeline : Les gens, c'est à la fois vide et plein.

Simon : Des grands miroirs qui se reflètent eux-mêmes face à la chaleur humaine.

Emeline : Ils ont leurs problèmes aussi. Il ne faut rien attendre d'eux.

Teva : Quelque part, des gens disent « Il faut des riches pour faire travailler les pauvres. »

Emeline : Ils s'en foutent de toi.

Simon : Quelque part, des gens disent « Oh là là, t'as pas envie de me voir énérvé. »

Teva : Des gens trouvent que c'est navrant mais ferment les yeux, quelque part, devant les bleus de la voisine.

Simon : Ils oublient la morale mais gardent le corbeau et le renard.

Teva : Je ne comprends pas, c'étaient des messieurs-tout-le-monde.

Simon : Ils deviennent le terreau de vos fleurs synthétiques.

Teva : Ils appellent « virilité » leur violence et leurs complexes.

Simon : Quelque part des gens meurent mais ça va, c'est des gens, pas des gens.

Teva : D'autres font du street workout. Ils écartent les jambes, forcent leurs voix graves, posent les mains sur tes hanches quand ils te font la bise. Ils prennent les choses en main.

Emeline : Les gens dérangent parfois, t'as seulement envie d'être seule !

Simon : Des animaux sont devenus des gens. Bien des années après, des gens redeviennent des animaux.

Emeline : Mais ils ne le comprennent pas ou ils sont juste bêtes.

5

Le Vendeur de miroirs : Avez-vous déjà dormi dans la rue ?

Eleni : Non, mais quelquefois dans le jardin...

Capucine : Dans un duvet sous une tente, ça compte ?

Wally : Un jour en rentrant du taf, j'ai pété ma clé dans la serrure, j'ai dormi dehors en attendant le réparateur.

Camille : Dans une église. Ça puait. Ça sentait le vieux, l'haleine viciée, les peaux flasques et les corps mal baisés. Ou était-ce les relents de ma cuite ?

Emeline : Oui, afin de voir ce qu'était la vraie vie, pour faire partie du peuple.

Teva : Je dors peu, et mal. Mes pensées ne m'autorisent pas ce luxe. En un sens, je suis plus misérable que celui qui dort dans la rue car, lui, dort au moins.

Armand : Dieu merci non jamais. Je touche du bois.

Evan : Non, mais si Dieu le veut, j'aimerais rendre l'âme dans un chemin creux, ivre de nuit.

Mathilde : On avait bu jusqu'à plus soif. On a dormi le long des quais qui bordent le Rhône juste à la sortie de Vienne. On a rifougnié toute la nuit.

Nella : Des gens dansent, ils sont fiers, ont la tête haute, ont les mains dans les airs, ont les pieds sur leur terre.

Evan : Des gens tiennent en respect la misère et la ruine postées en chiens de faïence au seuil de leur porte.

Camille : Des gens qui n'écoutent pas vraiment mais qui opinent de la tête d'un air poli.

Simon : Ils sont heureux et en ont honte.

Nella : Des gens, leurs yeux posés, ils sont comme des oiseaux sur leur terre.

Evan : Des gens se tuent à la tâche pour moins que rien, rentrent chez eux et végètent dans leur canapé, hagards, zombifiés.

Camille : Des gens sur le bas-côté de la route, avec celles et ceux qui n'auront pas vu leur vie passer, bien vivants mais tristes à en crever.

Emeline : Des gens en ont marre des gens arrogants et impertinents.

Nella : Des gens ne veulent pas mais...

Evan : Là-bas des gens traînent, désœuvrés, mâchant, ruminant leur ennui comme un chewing-gum qui a perdu son goût.

Nella : ... Des gens s'envolent.

Evan : Des gens allument leurs télévisions et sentent bien qu'ils ne sont plus dans le coup. Alors ils se méprisent, et se salissent et ils haïssent les autres pour ça.

Amyntata : Ils attendent le dernier train, la dernière note, le retentissement des applaudissements. La reconnaissance.

Nella : Des gens, des gouttes, des joues, des flûtes.

Evan : Ils disent que c'est intolérable, qu'il va falloir faire quelque chose et ils reposent leurs petits-fours pour montrer qu'ils sont vraiment en colère.

Nella : Des gens comme des tambours.

Evan : Ils essayent de rassembler et de recoller les pots cassés avec de la peinture d'or. Ils désignent ça par un mot japonais, j'ai oublié, je ne veux pas dire de bêtises.

Nella : Des gens ensoleillés, puis...

Evan : Ils soufflent sur des braises, brisent des barrages et plantent des arbres. Ils marchent et convergent les uns vers les autres.

Maël : La foule se concentre devant la lumière.

Evan : Là-bas, des gens, enfin naît une idée.

Maël : Ils ne sont pas vraiment là, on n'entend que leur rumeur. Certains sont très loin de la scène. C'est la raison pour laquelle nous avons invité ce marchand de miroirs qui nous a fait signe sur le bord de la route. Nous ne connaissons pas son nom.

Maëlle : Il nous pose des questions.

Le Vendeur de miroirs : Vous écrivez sur quoi ? La poésie, n'est-ce pas un peu trop tragique ? Vous pensez que j'ai du talent ? Vous étiez bonne à l'école ? Écrire, est-ce parler ? Vous arrive-t-il de vous taire ? Tombez-vous amoureuse souvent ? *Yettqerrih-ik* ? Est-ce que vous souffrez ? Je veux dire, autrement que parce que vous êtes une femme. Qu'est-ce que vous pensez de la dernière réforme de l'orthographe ? *D acu i d axeddim-ik* ? Pardon hein ! Vous mettez un réveil ? Désolé, j'ai du mal à saisir la routine de travail. Est-ce qu'une poétesse rit dans la vie ? Vous êtes imposable ? Pourquoi choisir les mots plutôt que les actions ? C'est une action, écrire ? Vous êtes engagée politiquement ? *Acuyer* ? Pourquoi ? Ok, top ! Ça vous plaît, ça va ? C'est une reconversion ? C'est quoi le moment le plus traumatisant de votre existence ? Si le soleil ne se levait plus, écririez-vous encore de la poésie ? Y a des Noirs et des Arabes là-dedans ? Sable ou gravier ? *Tugaded ney themmed* ? Je vous emmerde avec mes questions ? Vous êtes ? Pardon ? Vous pouvez répéter ? Politesse ? Comment vous dites ? Poétesse ? Ah d'accord, c'est comme les poètes en fait, c'est ça ?

6

Leïla : Des gens ne s'arrêtent pas.

Simon : Trop pressés d'aller nulle part.

Eleni : Des gens se donnent des bisous avec leurs cils, leurs yeux se rencontrent et les cils battent comme les ailes d'un papillon. *Ein Schmetterlingskuss*.

Leïla : Regarde, là-bas, un gens est heureux.

Gaël : Ses rêves fanent lentement, ce flot de raison, cette floraison s'amenuisent au fil du temps, en s'échappant.

Amy nata : C'est cette fille qui écoute la *Chaconne* de Bach dans ses écouteurs. Et c'est celui qui a le souffle coupé quand il la voit au loin.

Camille : 人们互相躲藏

Gaël : Des gens se réfugient dans les autres.

Eleni : Des gens considèrent les montagnes comme un refuge. D'autres préfèrent rester plutôt que devoir chercher un nouveau refuge.

Emeline : Des gens ont peur de l'amour mais le cherchent, va savoir pourquoi.

Eleni : Des gens pensent que la peur est un refuge.

Gaël : Ils s'y terrent, y errent et préfèrent se taire.

Eleni : Ils ne peuvent plus vivre sans leurs refuges.

Emeline : Ils attendent comme on attend le bus, furieux qu'il ne soit jamais à l'heure.

Leïla : Ailleurs, des gens meurent.

Maëlle : Je pourrais traverser une forêt, seule, la nuit, que je n'aurais pas peur.

Leïla : Ces gens-là, on ne les fête pas, on n'en parle pas.

Gaël : Mais le soir, impossible pour moi de me retrouver seul. J'ai bien trop peur de tout cet espace vide que je ne parviens pas à occuper, et pourtant, j'ai l'impression de prendre bien trop de place.

Capucine : Mon corps est un sac, un sac poubelle duquel on retire l'air avec un aspirateur pour gagner de l'espace, sac compact, rangé pour ne pas prendre de place.

Leïla : On parle des gens vivants, pas des gens morts. Quand on parle des gens morts, c'est pour parler de ce qu'ils ont fait, vivants.

Capucine : Corps qui tremble, comme avant un examen de maths, qui se crispe pour être tout petit, riquiqui, sans chaleur, mais vivant quand même.

Irène : Voici ELLA. Dehors : des lèvres si fines, serrées, engluées qu'elles en deviennent linéaires. Horizon pâle

presque en filigrane qui rougit légèrement lorsqu'elle rit. Dedans : des ruisseaux glacés qui s'entremêlent, se chahutent et s'apprivoisent. Ils chuchotent une mélodie assourdissante.

Armand : Voici ANDRÉ. Dehors : une bosse entre le cou et le milieu du dos. Un centre de gravité vers l'avant. Dedans : un vieux rideau pas occultant, mal installé, laid mais qu'on utilise parce qu'on y tient.

André : Non je ne regarde rien, pas de films, pas de news, pas de gens. Je vis, c'est tout, c'est déjà ça. Je vis pour me reposer, travaille pour me fatiguer, puis je dors pour me reposer, puis je me fatigue. Le reste, pas le temps, pas envie. On est fait pour vivre. Je vis comme c'est écrit.

Gaël : C'est donc ça l'ignorance... Peut-être que je savais.

Simon : Voici SALOMON. Dehors : un regard froid d'une intensité vive, deux rides qui soulignent la contracture du front. Dedans : une multitude de mondes, une jungle aride, une glace brûlante. Un mur, loin devant.

Salomon : Je suis bien, je fais comme tout le monde, mais mieux. Je suis très occupé, parce que je suis important. Je souffre. Si je ne souffre pas, c'est que ce que je fais n'est pas important. La douleur est salvatrice, j'ai même réussi à perdre 5 kg en une semaine, comme ça, pour voir si je supportais. Si on n'impressionne personne, on n'existe pas. Ce qui compte, c'est ce que les autres pensent. C'est eux qui détiennent le pouvoir. Oui c'est logique, c'est ça, ça doit être pour ça que j'ai mal.

Valentine : Voici SOLAL. Dehors : des micro-crevasses sur les lèvres gercées, parfois blanc parfois sang, quand il embrasse ça fait des vagues sur les bouches, ça fait délicatement mal, c'est salé. Dedans : des fenêtres jamais complètement ouvertes jamais complètement fermées, parfois, il essaie de glisser sa main dans l'entrebâillement.

Solal : Qu'est-ce que je suis beau mec quand même !

Leïla : C'est plus joyeux, les gens vivants !

Capucine : Dans une foule... Des gens qui se bousculent...
À Palais-Royal...

Simon : Rapide, irrégulière, des boulets évités comme des balles.

Leïla : Le monde grouille de gens qui se croisent et s'entrecroisent. Ce monde plein de gens qui grouillent de partout est si immense et si petit à la fois.

Maëlle : Deux flammes s'entrouvrent et respirent.

Teva : C'est la porte des enfers...

Maëlle : ... derrière laquelle on voit les canines immenses...

Teva : ... Charybde...

Maëlle : ... et Scylla. Deux boules...

Teva : ... roulent...

Maëlle : ... au centre pour trouver leur place.

Maëlle et Teva : Les yeux.

Teva : Vert.

Maëlle : Bleu.

Teva : Bleu.

Maëlle : Vert.

Teva : Et le sourire ferme la boîte de Pandore...

Maëlle : ... et les sourcils arc-boutés reflètent la lune.

Irène : Je te regarde toi. Je me regarde moi. Puis je te regarde toi.

Amynata : Des regards glissent sur des visages sans jamais s'accrocher.

Leïla : Combien de fois deux gens se croisent-ils dans le même mois sans jamais se voir ?

Valentine : Attends... Quoi ?

Irène : Je te regarde toi. Puis je te regarde moi. Je me regarde toi. Je regarde ta bouche. Comme une cerise.

Valentine : Rouge.

Irène : Pas tant que ça. La couleur est belle.

Valentine : Couleur cinéma muet.

Irène : Comme une star de l'écran.

Valentine : Les yeux menthe à l'eau.

Irène : Les yeux grenadine.

Valentine : Ah non !

Irène : Ah si ! Je te regarde toi. Puis je te regarde moi. Je me regarde toi.

Teva : C'est toi.

Maëlle : C'est moi. Des cheveux barrent mon front et s'arrêtent pile au niveau de mes yeux ronds, vert émeraude.

Valentine : Attends... Quoi ? Toi c'est toi et moi c'est toi. Peut-être qu'on n'y arrivera pas à se regarder soi ?

Irène : Arrête. Ferme les yeux. Regarde le noir. Regarde-moi. Je te regarde. Ouvre les yeux.

Valentine : Merde les images ! Les images mentent.

Irène : Les yeux mentent.

Nella : *Yo veo a la gente mejor que ellos, yo veo la vida color de rosa.*

Valentine : Merde les yeux !

Irène : Les miroirs, c'est les faux gens.

Valentine : Merde les faux gens !









Jeune Bureau de la Comédie-Française 2024-2025

Capucine Bonnet
Mathilde Bully
Maëlle Calligaro
Valentine Carrion
Eleni Ernst
Wally Goze
Amyntata Guisse
Simon Hemery
Emeline Kibeti
Evan Le Poul
Gaël Maignan
Armand Mével
Leïla Morel d'Arleux-Guyon
Anthonella Morris
Dylan Ould-Younes
Irène Popp
Teva Pouillet
Maël Sillon
Camille Thomas

Avec le soutien de la Fondation pour la Comédie-Française

LE

N

D

LE

J

D

A

LE

R

D

B